

Qui peint la vie, peint l'enfer

Thomas Stearns Eliot

●●● Gérard Joulé, Lausanne

On ne présente plus Thomas Stearns Eliot. Il semble incarner à lui seul toute la poésie anglaise du XX^e siècle et avoir été la conscience intellectuelle et morale de l'anglo-catholicisme, comme il aimait à dire, de préférence à « anglicanisme » qu'il jugeait trop restrictif et trop provincial. Il y a, c'est entendu, le Maître des Cantos, le Dante de la poésie moderne, Ezra Pound. Eliot ne lui a jamais retiré ni son amitié ni son admiration. Mais ceci est une autre histoire. Donc, au total, un maître à penser, un modèle, une référence absolue, quelque chose comme le Stravinsky de la poésie anglaise.

Pointe sèche, œuvre rare, dense, tendue parfois jusqu'à l'exacerbation. Poésie qui semble venir du silence et y retourner. A l'instar du philosophe de Cambridge Ludwig Wittgenstein, son exact contemporain, Eliot écrit pour se nettoyer l'esprit. C'est pourquoi les bons et grands sentiments sont par lui maltraités, congédiés, pulvérisés. Poésie faite de mots simples, ordinaires, comme trouvés dans la rue, au sortir d'un pub, traînant dans la sciure les vieux papiers, les âmes mortes, les courants d'air, les vomis.

Des partis pris, bien sûr. Un homme se définit avant tout par ses refus, ses rejets, ses dégoûts. On lui a reproché d'avoir lu et approuvé Maurras. On lui a

également reproché une certaine froideur vis-à-vis de la démocratie. Il s'en est expliqué. Le sens de l'Histoire, très peu pour ce chrétien. Du côté français, il s'appuie essentiellement sur Baudelaire, Pascal, Maurras, Simone Weil, Valéry. Chez les Anglais, ses pairs se nomment Yeats, Joyce, Pound, Wyndham Lewis. Et derrière il y a Hopkins, Newman, le docteur Johnson, les Elisabéthains. Ayant rompu toute attache avec le romantisme, il pratiqua le vers libre, trouvant sa contrainte dans sa religion.

Au physique, des allures de clergyman. J'entends par là la seule forme de dandysme permise à un poète qui se refuse le débraillé de la bohème. D'ailleurs, dire dandysme, c'est dire automatiquement anti-bohème et *noli me tangere*. Le paradoxe d'Eliot, c'est que, révolutionnaire dans son art, il est résolument, dogmatiquement anti-moderne en politique.

Poésie qui est prière. Prière sèche et difficile, sans effusion, sans lyrisme. Anti-hugolienne, anti-verlainienne, anti-claudélienne au possible.

Eliot parle très bien des écrivains latins, de Virgile, moins à l'aise avec Homère. C'est qu'Eliot est essentiellement un citadin, un homme de la grande ville, de la métropole. Ce qui le rapproche de Baudelaire, qui avait également l'âme latine et urbaine, boulevardière et sacerdotale.

Stéphane Giocanti,
*T.J. Eliot ou le monde en
poussières*, J.-L. Lattès,
Paris 2002, 383 p.

L'expérience d'Eliot est née, comme celle de Laforgue pour la poésie duquel il avait une délectation toute spéciale, dans les décombres et les gravats du symbolisme. Le désir d'ironie envers soi-même, ils l'ont pratiqué tous les deux. Le siècle vient de naître, il titube sous les modes qui l'encombrent. La préciosité des esprits, toujours nourrie par les grossièretés des grands et bons sentiments, allait déjà très loin.

C'est alors qu'Eliot, le puritain américain de Saint-Louis, découvre l'Europe, comme un héros d'Henry James. Il va du neuf au vieux, car pour lui c'est aller de la mer à la source et du néant vers l'être. Mais la tuyauterie européenne est ancienne, archaïque. Il faut la vidanger. Un monument poétique s'élève qui dure encore.

Le christianisme lui parle surtout par ce qu'il a d'amer et de purgatif : les prophètes et la sibylle sont ses auteurs de prédilection. Il aime la messe, le cirque, le pub, le music-hall. La joie claudélienne et le matin de la Résurrection sont absents ou presque de cette poésie qui préfère se concentrer sur le Vendredi saint. Cette religion lui plaît aussi - et là c'est son sens esthétique et liturgique qui parle avant tout - parce qu'elle est romaine. Alors pourquoi ne s'est-il pas converti au catholicisme romain ? Parce qu'il avait, homme du nouveau monde, besoin de s'enraciner autant dans une religion que dans une langue et une histoire. Et l'Angleterre était anti-papiste depuis l'apostasie d'Henry VIII.

La poésie d'Eliot est une sorte de quête du temps perdu. La conservation du passé dans le présent, comme le propose *Burnt Norton*, reste possible à travers le divertissement, l'incohérence, le bavardage. Il y a un ordre, pascalien dirais-je, du bavardage,

qu'Eliot, très singulièrement pour un homme de l'essentiel, du dénudement, de l'économie, a su fonder, comme le prouve manifestement un texte comme *The Waste Land*.

Poésie de l'ennui

Puritain de naissance, de culture et de goût, malgré sa conversion et son impeccable orthodoxie, Eliot sent comme un janséniste pascalien. Sa religion est une religion du tremblement, même contrôlé, et de la sécheresse. Le mal et le péché s'y nomment *evil* et *sin*. Le doux nom de Jésus n'est mentionné qu'une seule fois dans ses vers et suivi du mot « tigre ». Encore ne s'agit-il pas de Jésus mais du Christ. *Christ the tiger*. La poésie d'Eliot sera donc une poésie de l'ennui, du *taedium vitae*, de la lassitude, comme chez les poètes latins et comme chez Baudelaire, car c'est la forme que prend l'enfer dans une société laïcisée et sécularisée comme la nôtre. Société laïcisée, mais aussi basse époque. Basse, parce que l'homme contemporain n'est plus capable d'attention, sollicité qu'il est par une quantité de choses. C'est ce manque d'attention qui définit pour Eliot le péché originel. De là l'âme fragmentée de l'homme moderne, de là aussi la poésie fragmentée et elliptique d'Eliot qui cherche à rendre cette inanité et cette vacuité.

Eliot va si loin dans ce sens, qu'il reproche à Shakespeare d'avoir mélangé les genres dans son théâtre. Ces moments de bouffonnerie entre deux scènes dramatiques qui permettent au spectateur de souffler un peu et qui abondent dans le théâtre de Shakespeare. Or Eliot ne veut pas qu'on souffle. Il ne supporte la détente qu'à la fin de la tragédie, comme chez Racine, quand alors, mais alors seulement, la

corde se dénoue, ayant fait son travail de corde qui est d'étrangler.

Le temps perdu chez Eliot se retrouve dans un seul vocable, parce que sa lumière rassemble les êtres les plus lointains et les plus épars. D'un être qui regarde la Tamise un soir d'été en songeant à l'Illius, on ne saurait dire qu'il appartient à une époque plutôt qu'à une autre. Eliot joue des époques comme un joueur bat des cartes et les mélange. Les circonstances varient peu, elles sont la frange d'incertitude des événements, mais le Graal est d'aujourd'hui. Le temps présent reste précieux car c'est le temps du salut. C'est ici-bas qu'on se sauve ou qu'on se damne. Ici-bas est donc d'un grand poids. Pour le reste, le temps est essentiellement tissé d'ennui et de lassitude.

L'Histoire n'a pas de sens au sens hégélien d'histoire des peuples et des civilisations, puisque n'existent véritablement que les âmes. Mais le péché, lui, existe principalement sous la forme de l'ennui. Dans la théologie d'Eliot, contrairement à celle d'un Goethe, par exemple, Satan est un ange qui s'ennuie. De même, le salut est-il chez Eliot singulier et non collectif.

Ascèse

Eliot écoute avant d'intervenir. Il va de la sensation choquante, absurde, à la raison qui éclaire, domine et tranche. Le couple concret-abstrait est dominant. C'est pour cela sans doute que ses poèmes déconcertent l'homme pressé qui conduit sa voiture entre deux feux rouges en téléphonant à son banquier ou à sa maîtresse (l'homme d'Eliot n'a peut-être ni banquier ni maîtresse). Il entend (l'homme au téléphone portable) des conversations communes, il trouve que ça ne lui élève pas beaucoup l'âme

- il voudrait s'instruire, alors qu'Eliot veut le vider - et un peu plus tard, on lui fatigue les oreilles avec une théologie scolastique. Le paradis dantesque d'Eliot ne vaut pas le clair de lune de Musset et de Lamartine.

C'est que la poésie d'Eliot est ascèse. Eliot ne cherche pas à élever l'âme du lecteur, mais à la nettoyer comme on fait d'une cuvette de toilettes. Eliot a bien retenu la leçon de Pascal et sait très bien que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordures. Qu'y a-t-il d'autre à savoir en vérité ? Mais les hommes ont plus de facilité à se remplir qu'à se vider. C'est pourquoi ils recherchent la connaissance et servent ainsi le monde.

Eliot cherche à dire en un vers blanc ce que Joyce met six cents pages à dire. Certes, chacun a sa méthode et Joyce était très imbibé d'alcool. Joyce, l'Irlandais

Eliot et sa femme, Valérie, en 1961.



dais, très bien nourri intellectuellement par ses maîtres jésuites, avait toute une scolastique à dégurgiter.

Loin d'être contraint par le vers libre, qui est fort difficile à manier, Eliot lui impose un équilibre. On passe ainsi du langage courant à de véritables récitatifs, prisonniers dans chaque morceau, isolés dans l'étouffant espace des mots habituels, mais à la manière d'un fil de tungstène qui éclaire un milieu clos, sans air, sans vertu par lui-même. Un peu comme dans les romans d'Ivy Compton Burnett ou de Ronald Firbank, les seuls romans que son goût difficile lui permettait de lire.

L'accent quotidien n'a pas chez lui valeur descriptive. Il est chargé de représenter. Il donne l'ampleur fatale de l'écriture à des paroles qui la repoussent, mais qui obtiennent sous cet angle leur absurdité totale et désirée. Le non-sens, c'est trop banal à dire chez un Anglo-Saxon, est une des épices de la gastronomie poétique d'Eliot, mais dispensé avec parcimonie.

Rares mais précieux

Par inattention, nous avons rendu le monde absurde et perdu le paradis, mais le monde n'était pas absurde à l'origine. C'est cette origine que recherche Eliot. Il n'y a aucune sentimentalité dans son œuvre. Le sentiment avait été tellement cultivé par les romantiques qu'il en était devenu obscène. Bien plus obscène que toute pornographie. Il n'y a que des sensations et un cerveau pour les organiser. C'est pourquoi sa poésie a pu passer pour cérébrale. Si Eliot a un cœur, il ne le montre pas. On ne l'a jamais vu se moucher en public.

C'est pourquoi d'aucuns pensent qu'il est plus philosophe que poète. Ah ! certes le vers ne coule pas chez lui comme les notes chez Schubert. Robert Graves, qui ne l'aimait pas, mais qui se piquait en même temps d'être poète, disait d'Eliot que seuls ses premiers poèmes valaient quelque chose et que par la suite il ressemblait à un homme qui irait tous les ans, le jour des morts, fleurir la tombe de la poésie. Je trouve cette image si jolie, vraie ou fausse, que je n'ai pu m'empêcher de la citer.

Peut-être Eliot aurait-il aimé écrire en se passant des mots. N'ayant pu s'en passer tout à fait et se cloîtrer dans le silence des mystiques, il en a écrit le moins possible, et comme de bien entendu, sur ce peu les gloseurs, sevrés, se sont jetés comme la misère sur le pauvre monde. Il lui est arrivé le même sort qu'à Héraclite le pleureur. Mais ce tango, hésitation entre être et ne pas être, entre dire et ne pas dire, confère néanmoins une chance indéniable à certains des vers libres d'Eliot. Doit-on aimer Eliot ? Tel un bon maître d'école laïque, il ne nous demande pas notre amour mais notre attention. La refuser, c'est passer à côté de plaisirs rares.

G. J.